

## **Présentation de l'Ethnométhodologie**

### **Introduction**

Présenter une discipline comme l'ethnométhodologie est un exercice compliqué. En effet, d'une part, c'est un courant qui étend ses ramifications dans tous les champs de la sociologie et nécessite par conséquent une vision globale. En l'oubliant, on risque de réduire une pensée riche et féconde à un squelette vidé de sa substance, et de promouvoir une vision personnelle de l'ethnométhodologie. D'autre part, l'ethnométhodologie par sa nature très particulière, peut difficilement supporter d'être décrite comme une discipline aux contours précis.

C'est pourquoi, par la suite, l'exposé privilégiera si possible une forme académique, essayant de ne pas se dérober à un devoir de strict compte-rendu de l'ethnométhodologie. En premier lieu, nous traiterons de l'ethnométhodologie en insistant sur la place qu'elle occupe au sein du champ réel et théorique de la sociologie en général, en prenant soin d'esquisser ses grandes lignes de démarcation vis à vis des autres courants. Puis, dans un deuxième temps, nous nous pencherons plus précisément sur les nombreux développements théoriques qu'elle a connu en son sein et sur les applications pratiques et méthodologiques qu'elle permet.

### **I . Fondements et constitution de l'Ethnométhodologie**

L'ethnométhodologie comme toute discipline, ne s'est pas créée ex-nihilo. Elle s'est au contraire affirmée progressivement dans le paysage de la sociologie moderne en puisant au sein de celle-ci ses acquis fondamentaux et en lui apportant un nouveau regard et de nouveaux éléments constitutifs.

#### **A . Une critique de la sociologie traditionnelle**

L'ethnométhodologie s'est faite *en opposition à la sociologie classique*. Dans ce paragraphe nous allons montrer comment elle a concrètement élaboré un nouveau type de raisonnement sociologique, dans le contexte particulier de la sociologie américaine de l'après guerre.

##### **1) Historique et constitution du mouvement.**

Après la seconde guerre mondiale, la sociologie américaine, sous l'impulsion, entre autre, de Talcott Parsons (1902-1979), sociologue à Harvard, est marquée par un renouveau théorique important qui rompt avec l'empirisme dominant caractérisant la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. Au moins trois grands paradigmes vont produire des recherches fructueuses. Par ordre chronologique, on rencontrera le fonctionnalisme, le structuro-fonctionnalisme avec Parsons, et l'interactionnisme symbolique avec E.Goffman (1922-1982), courant le plus proche de l'ethnométhodologie. S'inscrivant dans ce foisonnement intellectuel, l'ethnométhodologie va se constituer autour de la personnalité centrale d'Harold Garfinkel (1917-1987) instigateur du mouvement.

L'aventure débute donc quand Harold Garfinkel, qui a entrepris des études doctorales à Harvard sous la direction de Parsons, obtient un poste en 1954 à l'université de Californie Los Angeles (UCLA). A la suite de cette nomination, Il va lentement élaborer un courant théorique auquel viendront se rallier progressivement d'autres chercheurs. A commencer par Aaron V.Cicourel (1929-...) qui va jouer un rôle déterminant dans la mise en place d'un réseau de chercheurs entre les différentes universités de Californie.

Malgré la prédominance institutionnelle des universités de la côte Est, la Californie est secouée à l'époque par un bouillonnement intellectuel intense, le contexte est à la découverte de nouvelles idées et aux pensées contestataires ; c'est peut-être ce qui explique que la pensée de H.Garfinkel, opposée à une vision statique et rigide de l'ordre social comme celle développée par T.Parsons va rencontrer un si vif succès.

Aussi, en 1964, un réseau est déjà bien établi et comprend au moins 25 membres dont Harvey Sacks, Carlos Castaneda, David Sudnow... qui suivront plus tard des voies originales et apporteront une contribution décisive à la production intellectuelle de l'ethnométhodologie. Prenant appui sur ce réseau en expansion, la diffusion de l'ethnométhodologie va alors s'accélérer et prend acte avec la parution en 1967 du livre fondateur « *Studies in ethnomethodology* », si bien qu'en 1972, le mouvement est fort bien installé et a produit de nombreux travaux. Apparaît alors une première scission, un premier groupe sous la houlette de A.Cicourel se concentre sur les aspects linguistiques et cognitifs de l'ethnométhodologie, tandis que l'autre reste plus fidèle à une analyse proprement sociologique. Par la suite, l'ethnométhodologie va connaître une expansion assez rapide hors des frontières de la Californie et des Etats-Unis, sans forcément éveiller un réel assentiment chez tous les sociologues, dont les réactions pourront d'ailleurs être assez vives (Lewis Coser, par exemple, en 1975, attaquera de façon virulente l'ethnométhodologie depuis son poste très prestigieux de directeur de l'Association Américaine de Sociologie).

Aujourd'hui, l'ethnométhodologie a atteint une certaine maturité et une notoriété suffisante pour qu'on puisse raisonnablement convenir d'un début d'institutionnalisation. Ce qui dans la pratique pourrait conduire à une certaine sclérose du mouvement, mais la potentialité du programme de recherche qu'elle a ouvert et la confrontation relativement récente avec les courants de pensée européens semblent contrarier un possible affaiblissement du mouvement. Il apparaît donc, au final, que malgré la mise en parenthèses de ses aspects les plus contestataires, l'ethnométhodologie a finalement réussi à s'imposer comme un paradigme théorique consistant, sans pour autant devenir dominante, la place étant encore occupée par l'analyse formelle.

## **2) la rupture créatrice**

Comme nous l'avons suggéré, l'ethnométhodologie s'est d'abord construite en opposition à la sociologie traditionnelle, elle a trouvé ses marques, ses repères, dans la critique du paradigme théorique dominant aux Etats-Unis.

H.Garfinkel cible son attaque sur l'un des axiomes fondateur de la sociologie traditionnelle : l'existence de faits sociaux, objectifs et extérieurs aux individus, qu'on doit considérer comme des choses dotées de lois qui leur sont propres et possédant une propriété de permanence (ils survivent aux individus). La tradition positiviste assigne en effet aux individus un rôle essentiellement passif et schématique. Le sociologue calque sur les acteurs des comportements attendus déterminés par un ensemble de valeurs et de normes intériorisées. Quant à la société, elle est perçue comme une structure objective extérieure aux individus qui la composent, généralement stable bien qu'éventuellement sujette aux conflits d'intérêts des acteurs. H.Garfinkel va renverser cette perspective en affirmant qu'au contraire les faits sociaux doivent être envisagés comme l'aboutissement de processus. Ils sont la résultante de l'activité permanente des acteurs qui mettent en pratique dans la vie de tous les jours, un savoir pratique et un sens commun servant à la réalisation de tâches routinières. A la proposition célèbre d'Emile Durkheim, « *Il faut considérer les faits sociaux comme des choses* », H.Garfinkel rétorque, « *il faut considérer les faits sociaux comme des accomplissements pratiques* ». Il annonce ainsi à propos des études ethnométhodologiques « *ce n'est donc pas une indifférence à la structure. C'est un intérêt pour la structure en tant que phénomène d'ordre réalisé* ».

Ce changement de postulat et de programme de recherche est justifié selon H.Garfinkel par les difficultés théoriques que rencontre la théorie de l'action de Parsons. Celle-ci postule, pour simplifier que la stabilité de l'ordre social découle de l'intériorisation des normes par les individus. Cette intériorisation suit deux cheminements complémentaires, la socialisation (qui peut être rapprochée de l'éducation) et l'interaction (l'expérience ordinaire du monde) qui vont être en relation de la façon suivante : la socialisation impose à l'agent une motivation à agir selon des normes de conduite, permettant ainsi à l'interaction d'avoir lieu sans écarts importants. La contestation de H.Garfinkel porte sur la fragilité de ce postulat qui laisse un vide théorique entre système de socialisation et système d'interaction (que Parsons comblera en introduisant le surmoi freudien) , pour lui il paraît plus pertinent de supposer que l'ajustement aux normes découle de la signification que les acteurs donnent aux actes en fonction du contexte. Les individus utilisent la connaissance qu'ils ont des normes pour l'appliquer de manière à donner le sentiment qu'ils agissent normalement. Cette conception s'avère donc très différente des théories culturalistes ou fonctionnalistes,

l'individu n'agit plus de façon mécanique suite à l'intériorisation de normes culturelles qui guideraient son comportement.

En rétablissant l'importance du rôle des accomplissements pratiques et de la capacité de l'acteur à réagir par lui-même aux situations vécues, H. Garfinkel rejette donc la vision traditionnelle que les sociologues ont habituellement de l'acteur. Ainsi pour H. Garfinkel, il n'y a pas « *d'idiot culturel* », l'acteur n'agit pas seulement conformément à des alternatives d'actions fournies par la culture. Ce qui a sur le plan méthodologique des conséquences importantes, puisque la recherche doit désormais se diriger vers les accomplissements pratiques des acteurs et donc vers les méthodes et les raisonnements qu'ils emploient dans des situations d'action courantes. Les ethnométhodologues vont rejeter les méthodes d'investigation traditionnelles en sociologie, celles-ci étant accusées de créer une distance par rapport à l'expérience et de calquer sur la réalité des modèles présupposant une stabilité de l'ordre social. Il importe de reconnaître que l'activité de tous les jours recourt à un mode de connaissance pratique et à un sens commun qu'on ne peut artificiellement détacher du mode de production du savoir scientifique. Ainsi, *sociologie profane* et *sociologie professionnelle* utilisent les mêmes procédés interprétatifs (et tombent donc toutes deux sous le regard ethnométhodologique) ; et l'erreur que commettent habituellement les sociologues est de chercher à négliger la capacité des acteurs à donner un sens à leurs actes, à utiliser un savoir commun et à élaborer une vision du monde, pour calquer sur les individus des hypothèses comportementales déterminées a priori. Les méthodes qu'utilisent l'ethnométhodologie vont donc différer fortement des méthodes utilisées traditionnellement en sociologie. Sans rejeter forcément l'analyse quantitative, l'accent est mis sur les procédés courants de la vie quotidienne auxquels on ne prête parfois aucune attention (traverser une route, apprendre un métier, se serrer la main...) et sur les compétences des acteurs qui sont propres au terrain étudié (ce qui implique que la connaissance d'un milieu suppose une immersion totale, voire l'apprentissage des méthodes employées par ses membres, comme ce fut le cas pour certains ethnométhodologues qui ont appris des métiers divers, publiés dans des revues de mathématiques pour les besoins de l'étude...). De plus Garfinkel récuse la tendance des sciences sociales à interpréter les faits et gestes des acteurs, qui implique que seul le sociologue professionnel est à même de saisir le sens caché et les motivations latentes de l'action. Il y a une arrogance propre des sociologues professionnels qui croient connaître mieux que l'acteur lui-même les raisons qui le pousse à agir. Contre cette arrogance professionnelle, Garfinkel réhabilite l'acteur comme sociologue profane capable mieux que quiconque de donner les raisons de son action et d'en comprendre le sens. Il emprunte d'ailleurs cette idée à Schütz (1899-1959) qui déclarera « *Nous sommes tous des sociologues à l'état pratique* ».

L'ethnométhodologie va également porter une critique sévère à l'objectivisme, ce qui au moment de l'essor de l'ethnométhodologie, s'avérait être relativement original. Sans entrer dans les détails qui seront abordés ensuite, elle conteste la posture commune en sociologie qui consiste à imposer une coupure artificielle entre l'objet d'observation et le sujet observant, visant à obtenir une extériorité de l'analyse et une reproductibilité de l'expérience. Inversement, le subjectivisme, réhabilite le sujet observant comme faisant partie du champ de l'objet d'observation et donc autorise la prise en compte de la subjectivité du chercheur comme outil d'analyse. Les implications d'un tel renversement sont loin d'être nulles puisque, in fine, elles débouchent sur deux conceptions radicalement différentes du social : dans une perspective objectiviste, on mettra l'accent sur la stabilité et la permanence des institutions au sens large tandis qu'inversement dans une optique subjectiviste, on insistera sur la dynamique de la construction incessante de l'ordre social, qui résulte de l'ajustement ponctuel ou durable de l'intersubjectivité des acteurs. Cependant H. Garfinkel cherchera plus dans son œuvre à dépasser les limites des deux approches qu'à adopter explicitement le subjectivisme. Quoiqu'il en soit il a soulevé un débat qui était dans les années 60 plus ou moins enfoui sous le triomphe de l'objectivisme.

Dans cette optique, une bonne partie des concepts fournis par l'analyse formelle ou objectiviste est à rejeter. Ainsi les ethnométhodologues vont par exemple s'atteler à déconstruire les notions de statuts et de rôles et introduire une flopée de nouveaux concepts qu'ils puisent parfois dans la linguistique. De même la prise en compte de l'indexicalité du langage dans l'analyse rompt avec la tradition objectiviste qui cherche à réduire au maximum la contextualité des concepts qu'elle emploie.

Les prolongements de la contestation originelle s'avèrent extrêmement variés, tant sur le plan théorique que sur le plan des applications, et c'est certainement la raison pour laquelle il est assez difficile de préciser nettement les contours de la discipline, ceci d'autant plus que ceux qui pratiquent l'ethnométhodologie ont

tendance à affirmer la spécificité de leur discipline par rapport à l'analyse formelle dans laquelle ils entassent pelle-mêle bien des courants différents du leur. Mais en réalité, il paraît possible de mieux préciser les relations qu'entretient l'ethnométhodologie avec d'autres courants.

## **B. L'ethnométhodologie dans le champ sociologique**

L'Ethnométhodologie peut être analysée sous deux angles différents. D'une part, elle s'impose comme une synthèse constructive de différents courants, d'autre part, elle se définit et se positionne dans la critique de l'analyse sociologique formelle.

### **1) Les fondements théoriques**

L'ethnométhodologie est née de la synthèse de 3 courants sociologique, à laquelle on peut rajouter l'apport des théories linguistiques modernes. On peut résumer brièvement ces courants afin de mettre en lumière leur importance dans la démarche ethnométhodologique. Nous insisterons cependant sur le courant phénoménologique étant donné qu'il définit la base « épistémologique » des aspects théoriques de l'ethnométhodologie.

- La phénoménologie.

Ce courant de pensée a été initié par Edmund Husserl (1859-1938) philosophe et mathématicien allemand et a connu depuis des développements importants notamment pour ce qui nous intéresse, en France avec Maurice Merleau-ponty (1908-1961) et avec le sociologue viennois Alfred Schütz (1899-1959) dans le cadre de la sociologie phénoménologique. Prise dans un sens général, la phénoménologie est « l'étude descriptive d'un ensemble de phénomènes tels qu'ils apparaissent dans l'expérience qu'on en a sans référence à quelque réalité dont ils seraient la manifestation ». Husserl en retient cependant une conception plus spécifique.

Il démarre sa réflexion sur une problématique ontologique, à savoir qu'on ne peut définir ce qui est et ce qui n'est pas, l'essence des choses nous échappe. En effet, en dehors de mon existence en tant qu'être pensant, je n'ai aucune connaissance indubitable sur le monde et les autres, l'être se réduit au moi pensant. Considérons ce moi, cet ego : celui-ci doit admettre que les perceptions qu'il a du monde sont incertaines. Cependant, le monde ne peut pas ne pas exister puisque *le phénomène* (les apparences) est mien, le monde est là pour moi, bien que je m'abstienne de le considérer comme existant (c'est la *mise en parenthèses ou réduction phénoménologique*). L'existence du monde présuppose donc l'existence antérieure de l'ego et de ses pensées, et je me découvre en tant qu'ego transcendantal, lorsque je vise mon existence en tant que conscience du monde. L'être est donc réduit, dans ses derniers retranchements, au moi transcendantal (*le cogito*), et à ses pensées (*cogitationes*). L'attitude phénoménologique ou *epoché* dissocie ainsi le moi psychologique, tourné vers le monde, du moi transcendantal, observant les états de conscience. Quels sont-ils ? La conscience est, nous dit Husserl, une visée de quelque chose, une *intention* vers : la conscience vise quelque chose, par exemple, percevoir un chat c'est le viser sur le mode perceptif. Elle porte donc en tant que *cogito*, la matière de ce qu'elle pense (*le cogitatum*, le monde saisi comme phénomène), en elle-même. La description de la conscience peut suivre alors deux cheminements : elle prend pour objet les modalités du *cogito* (perception, mémoire...), c'est *la noétique*, ou elle s'adresse à l'objet intentionnel, le *cogitatum*, c'est *la noématique*. Enfin, chaque état de la conscience est une synthèse des différentes modalités (*noétiques et noématiques*) de la conscience. Comment alors valider ontologiquement un objet ? Il faut pour cela que les synthèses soit conformes à l'objet visé.

Quelles implications peut on retirer de la réduction phénoménologique ?

Husserl en tire deux conclusions importantes : tout d'abord, *la réduction eidétique*, qui consiste à substituer la considération des *essences* (le type de perception qu'on atteint indépendamment du fait, de la perception particulière) à celles des expériences contingentes, est l'objectif ultime de la philosophie ; ensuite, il introduit dans sa philosophie *l'alter ego*, l'autre, le reflet du moi, que l'on vise intentionnellement, c'est l'intersubjectivité transcendantale. Pour pratiquer l'eidétique et atteindre les essences, il faut selon Husserl recourir au procédé de la variation imaginaire des essences. On fait varier

l'objet arbitrairement, obéissant seulement à l'évidence actuelle et vécue du je peux ou je ne peux pas. L'essence de l'objet est ainsi constituée par l'invariant qui demeure identique à travers les variations. Cette *intuition des essences* est à la base de la science eidétique. Il faut par exemple étudier le fait physique dans son essence avant de passer à l'expérimentation.

Schütz, pour l'essentiel, applique les méthodes proposées par Husserl à la sociologie et il en tire diverses conséquences et applications qui changent radicalement la perspective de la sociologie en insistant sur l'expérience vécue des acteurs.

Rejetant une conception naïve de la rationalité, il élabore une théorie phénoménologique de l'acteur et de l'action, plus proche des réalités quotidiennes que celle de Husserl. Il prend pour point de départ le fait que l'action et l'interprétation du *monde dans lequel on vit*, ne sont que très rarement *rationnels*. On se contente d'une perception naïve du cosmos social (*allant de soi*), dont on est le centre, et dont l'organisation permet de « *faire de son vécu quotidien et de celui de ses semblables une question de routine* ». En réalité, nous organisons nos activités quotidiennes sans même y réfléchir, selon *la séquence du faire*, seul notre intérêt pratique relié à des situations de notre vie, est pertinent pour la construction d'une structure d'interprétation du monde social, de la vie quotidienne. Il existe donc une structure des catégories de familiarité et d'étrangeté, d'intimité,... au sein de laquelle le monde s'organise pour l'individu, rien n'empêchant, au demeurant, que cette structure varie dans ses traits les plus grossiers d'une culture à l'autre. Il existe certes des moments où l'on cherche à évaluer ou corriger une action, lorsque *la séquence du faire* est interrompue, mais les procédés d'évaluation que nous utilisons alors sont loin de se plier à un schéma rationnel. Les émotions, et le fait que nous attendions pour évaluer l'action de l'avoir réalisée (c'est la structure temporelle du projet), contrebalancent un éventuel raisonnement épuré, que les sociologues professionnels calquent arbitrairement sur nos comportements (attitude de typification, prise dans le sens Wéberien que dénonce Schütz).

Continuant son analyse, Schütz estime que nous typifions les objets qui nous entoure sous l'influence et grâce à un *langage commun*, un *stock de connaissances* socialement distribué et structuré. De là il tire une théorie du choix en situation d'incertitude tendant à montrer que nous substituons de nouvelles conceptions allant de soi à des situations de doute, par le biais de la décision qui termine un processus de mise en questionnement.

La différence fondamentale entre Husserl et Schütz tient certainement à leur conception différente de l'intersubjectivité. Très abstraite et inachevée dans la phénoménologie husserlienne, elle est nettement plus sociologique chez Schütz. Pour lui, « *toute communication avec d'autres hommes présuppose (au moins) une structure similaire des pertinences thématiques et interprétatives* », (ce qu'on pourrait également définir par la réciprocité des perspectives) et pour cela, l'étude des situations de face à face, du fait de leur caractère gestuel potentiellement interprétable par les acteurs est primordiale dans l'analyse sociologique. Comme on va le voir Garfinkel reprendra une bonne partie des concepts développés par Schütz (la réciprocité des perspectives, les allant de soi...) à tel point qu'une partie non négligeable de sa réflexion peut être considérée comme la mise en pratique sociologique et empirique de la pensée de Schütz.

- La théorie de l'action de Parsons.

Talcott parsons a élaboré une théorie totalisante du social. La construction théorique qu'il met en œuvre synthétise les pensées des sociologues classiques (Weber, Durkheim,...) en y introduisant un cadre conceptuel de type systémique. Pour Parsons, le système de *l'action sociale*, doit être envisagé comme un cadre qui influe et contraint l'acteur dans l'orientation de son action finalisée. Le système d'action se compose de sous-systèmes (psychiques, culturels, ...) structurés par des éléments structurants (valeurs, normes, statuts...) et possédant des propriétés invariantes (adaptation, intégration, réalisation de fins, maintien de modèle de contrôles). Ce cadre conceptuel permet d'expliquer que les motivations des acteurs au sein du système se régulent et font émerger un ordre social stable et permanent (il se reproduit). Quant à l'intégration des normes (qui se réfère au positionnement de l'acteur par rapport aux normes, déterminées par les propriétés du système), elle s'explique par l'existence du surmoi freudien, lieu de cristallisation des normes et règles de la vie en société qui, pour simplifier, contraint le moi à effectuer un investissement dans le refoulement de ses pulsions dans l'inconscient et à adapter son comportement à la norme inculquée. Le

surmoi joue donc un rôle écran entre les pulsions inconscientes et l'action permettant aux individus d'adapter leurs conduites conformément au cadre de l'action et de se coordonner entre eux.

Ce qui importe est que la théorie de l'action de Parsons envisage le social dans sa dimension pratique : le déroulement de l'interaction. Cela implique qu'elle se concentre sur le problème de l'ordre social, de sa stabilité dans une optique communicationnelle, puisque la communication est le socle des relations interpersonnelles.

Garfinkel retiendra cet aspect de la théorie de Parsons. Tout en soulignant les brèches dans le modèle de l'action parsonien, il conserve le questionnement fondamental du pourquoi de l'ordre, de la structure, et du fait social et maintient le cadre interactionnel que suggère Parsons et qu'approfondiront les interactionnistes symboliques.

- L'interactionnisme symbolique.

Le courant de l'interactionnisme symbolique est sans conteste celui qui se rapproche le plus de l'ethnométhodologie. La proximité entre les deux courants est telle qu'on les range parfois sous la même enseigne. Certains s'accordant à considérer l'ethnométhodologie comme une version radicale de l'interactionnisme symbolique, poussant les préceptes de celui-ci dans leurs extrémités.

Apparus tous deux durant la même période, il prolongent la thématique et les méthodes de *l'école de Chicago* qu'on peut résumer en trois grands points : le refus de l'objectivisme (ce sont les acteurs qui définissent la situation) ; le refus de l'explication par la structure ou par un sens préexistant, et donc l'étude des mécanismes grâce auxquels une situation se construit et acquiert un sens (ce qui implique des méthodes d'enquêtes comme l'observation participante, l'entretien, l'immersion...) ; l'étude des interactions concrètes et de la construction du sens qui en découle. L'interactionnisme va donc focaliser son attention sur les interactions entre acteurs et leur capacité à se coordonner. La société est perçue comme un effet émergent des échanges interindividuels, les interactions entre acteurs créent le sens qui guide l'action, et les acteurs ont la capacité d'interpréter ce sens et de le modifier. Tout comme l'ethnométhodologie, l'interactionnisme symbolique rejette donc le postulat objectiviste ou positiviste de Durkheim qui extériorise le fait social puisque l'objet essentiel qu'on doit étudier est l'interaction, et la capacité d'interprétation par les acteurs du milieu social. Dans *Outsiders*, par exemple Becker montre que la déviance repose plus sur les représentations des acteurs, vis à vis de la norme et l'action du déviant, que sur une donnée substantielle. Et ces représentations prennent acte dans l'interaction, elles surgissent au cours d'un processus d'étiquetage qui transforme le statut du déviant : il y a une relation de désignation entre le déviant et la société.

Pour comprendre la distinction entre ethnométhodologie et interactionnisme, on peut évoquer l'approfondissement que fait Cicourel de la théorie de Becker. Réduisant la désignation à sa dimension pratique, plutôt qu'à un rapport abstrait société/individu, il la replace dans un cadre relationnel contextualisé. Elle émerge dans un contexte relationnel spécifique, l'activité de la police et de la justice.

A travers cet exemple, on voit que l'ethnométhodologie, bien qu'elle retienne l'idée d'une réalité qui construit et se construit dans l'interaction, garde toujours le souci de renvoyer cette construction à une dimension pratique et aux capacités interprétatives ou cognitives des acteurs, et c'est, je pense, une ligne de démarcation avec l'interactionnisme qui utilise une orientation purement descriptive de l'interaction dans le but d'en tirer des résultats abstraits qui n'ont pas forcément de pertinence avec les catégories et méthodes qu'utilisent les acteurs.

- La linguistique moderne.

Etant donné la place essentielle qu'elle accorde aux échanges verbaux et au langage dans la production des interactions, l'ethnométhodologie ne pouvait passer à côté des apports de la linguistique moderne. Et de fait, elle lui emprunte une multitude de concepts, *l'indexicalité, les corpus, la réflexivité, le lexique...* qu'elle transfère dans le domaine de l'analyse sociologique.

Sous l'impulsion d'Aaron Cicourel, elle va également introduire la linguistique générative transformationnelle dans son champ d'analyse. L'ambition de celui-ci étant d'étudier le rôle du langage dans l'interprétation de l'environnement comme lieu de l'interaction, par les acteurs. L'accent est mis sur le rôle du langage dans les capacités cognitives des acteurs. Capacités qu'ils utilisent pour interpréter leur

environnement et lui attribuer une signification. Il cherche à déterminer « *comment les membres d'une société acquièrent un sens de la structure sociale qui leur permet de négocier les activités quotidiennes* ». Pour cela, A. Cicourel dans *la sociologie cognitive* établit une correspondance entre d'une part l'opposition faite par les linguistes entre *structure profonde* (correspondant à l'attribution d'une attribution sémantique aux phrases) et *structure de surface* (la désignation de l'interprétation sémantique de ces phrases), et d'autre part la distinction entre les procédés interprétatifs et les règles de surface (les normes). Cette analogie doit lui permettre d'expliquer comment « *l'acquisition des procédés interprétatifs fournit à l'acteur une base pour attribuer une signification à son environnement l'orientant ainsi vers les règles de surface ou normes qui correspondent à la situation* ». L'idée de A. Cicourel est alors de supposer que l'association entre les procédés interprétatifs et les règles de surface (transformés en comportements du fait de l'interprétation) exige un modèle génératif similaire à celui des travaux de Chomsky. La démonstration est trop complexe pour être exposée ici, mais la démarche de Cicourel prouve de manière visible, que la linguistique fournit un cadre de réflexion aux ethnométhodologues et tout particulièrement dans la description qu'il font des procédés interprétatifs et cognitifs des acteurs.

## **2) Une position radicale : le parallélisme entre ethnométhodologie et analyse formelle**

Ayant spécifié les fondements théoriques de l'ethnométhodologie, il nous faut désormais montrer comment elle se positionne dans le champ de la pensée sociologique prise dans son ensemble. Pour cela, nous utiliserons en premier lieu une démarche classique consistant à déterminer la position d'un élément dans le champ en le situant sur des axes d'opposition structurant le champ, puis nous laisserons la parole à Garfinkel qui propose une complémentarité entre analyse formelle et ethnométhodologie.

Comment situer l'ethnométhodologie dans le débat holisme/individualisme ? Rappelons les propositions respectives des deux cadres conceptuels : à l'extrême, d'un côté on trouve des courants comme la théorie des choix rationnels et l'individualisme méthodologique qui conçoivent l'acteur comme un être abstrait, rationnel ou utilitariste dans ses actes, qui ajuste son comportement en fonction des contraintes qu'imposent la structure ou le système, qui résultent de l'effet d'agrégation des comportements individuels ou de contraintes naturelles. De l'autre, on retrouve des conceptions structuralistes ou systémiques du social : l'orientation de l'action individuelle et les représentations sont surdéterminées par la structure dans laquelle se trouve l'acteur. Ces deux conceptions se heurtent à des problèmes incontournables : pour les théories individualistes, il est très difficile d'expliquer comment les structures se mettent en place et comment on parvient à des états stables, de plus leur conception de l'acteur est irréaliste ; quant aux théories holistes, elles butent systématiquement sur le problème de la genèse de la structure et sur les canaux de transmission de la structure vers ses éléments constitutifs.

L'ethnométhodologie semble chercher à dépasser ce débat en rejetant d'une part le modèle de l'agent rationnel et en affirmant d'autre part que la permanence de la structure sociale est le fruit de la réalisation pratique des membres de la société et de leur interprétation de la structure. Il y a un va et vient perpétuel, une dialectique entre les procédés interprétatifs que les acteurs utilisent pour se repérer et donner un sens à la structure sociale et les processus d'élaboration de cette structure qui trouvent leur origine dans les accomplissements pratiques. On est donc loin d'une vision structuraliste ou individualiste du social, puisque structure et acteurs sont en perpétuelle état de réciprocité.

Dans le débat objectivisme/subjectivisme (que l'ethnométhodologie a contribué à remettre au cœur des débats sociologiques) la position de l'ethnométhodologie est plus tranchée, elle rejette systématiquement la coupure entre le sujet observant et l'objet d'étude. Ce rejet de l'objectivisme ou du positivisme est à rapprocher de la démarche phénoménologique. Si l'observateur n'est pas extérieur à l'objet qu'il décrit, il doit renoncer à tout positivisme de façon à reconquérir la dynamique d'engendrement de la structure d'intersubjectivité (pour les phénoménologues) ou d'interactivité (pour les ethnométhodologues). Pour Husserl, il faut réintroduire l'acte de conscience lui-même (perceptif, remémorant, imaginaire) par lequel on vise l'objet et se le « donne ». Mais à la différence des approches de Schütz et Husserl, Garfinkel ne cautionne pas non plus réellement le subjectivisme, il ne se limite pas à une vision intersubjective de la réalité sociale. Il se focalise sur le monde de la vie quotidienne, sur l'interaction qui procure les indices observables et racontables, permettant une signification et une interprétation. Les interactions et conversations prennent sens en situation, par le jeu de la réflexivité et de l'indexicalité. Garfinkel transforme

ainsi en quelque sorte l'intersubjectivité en interactivité, insistant sur le caractère contextuel de l'analyse, ne pouvant être comprise que dans l'interaction même.

Pourtant, en pratique, Garfinkel ne rejette pas forcément l'objectivisme ou *l'analyse formelle*, il leur reconnaît une place non négligeable et ne conteste pas forcément leurs résultats. Par analyse formelle, Garfinkel entend toute forme d'analyse qui repose sur des procédés habituels de validation des faits fondés sur l'objectivité (reproductibilité de l'expérience à l'aide d'instructions, inférence pouvant servir à l'action, travail de terrain, découpage du réel en variables, distance sujet/objet, schéma cause/effet...), il peut s'agir de l'ethnologie, de la sociologie positiviste, l'économétrie, l'histoire... L'analyse formelle applique des modèles qu'elle construit et s'en sert pour interpréter les signes en provenance du réel. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, Garfinkel ne souhaite pas critiquer l'analyse formelle, « *l'ethnométhodologie se préoccupe de remédier à ses travers et a acquis une compétence en ce domaine* », et il est un travers de première importance, lorsqu'elle cherche à décrire la société en terme de procédures, l'analyse formelle est désarmée, elle ne parvient pas à expliciter les procédures de « fabrication de la société », on ne sait comment elle est assemblée. Au mieux parvient-on à dégager des liens de causalité entre des phénomènes. Au pire, « *le procédé de la représentation générique guidée par la théorie substitue une collection de signes aux détails observables des pratiques* » faisant par la même « *s'évanouir* » le phénomène qu'elle décrit.

Pour Garfinkel, l'ethnométhodologie a par exemple fait deux découvertes essentielles en ce qui concernent le travail et les métiers : « *1) les réalisations du métier avec les descriptions précises qui les accompagnent ; 2) la théorisation naturelle* », ce qui implique que le phénomène de *la validité praxéologique de ces descriptions* est fondamental. En d'autres termes, si les descriptions peuvent être considérées comme des instructions d'action alors l'analyse ethnométhodologique est adéquate. Ce que résume bien Garfinkel « *Quand sur le lieu de travail on lit un compte rendu descriptif comme une série d'instructions, on peut accéder au phénomène que le texte décrit en suivant ces instructions* ». Ce qui est le gage d'une analyse ethnométhodologique correcte.

En fait, à chaque fois que l'analyse formelle décrit des activités courantes, on trouve à côté de celle-ci une description ethnométhodologique qui lui fait pendant, qui forme une paire avec elle. A vrai dire, le travail de l'ethnométhodologie consiste tout autant à souligner les imperfections de l'analyse formelle qu'à décrire le terrain proprement dit. Elle cherche délibérément à trouver ce qui manque dans les textes de l'analyse formelle, à en souligner les failles, les « trous », et les incohérences. Par exemple, prenons le cas des cartes routières, l'analyse formelle en fait un simple objet de perception, elle les subjectivise, or, Garfinkel nous explique que dans le cadre du déplacement, les propriétés des cartes (ordre, logique, sens,...) sont « *incorporées dans les pratiques territorialement historicisées et constitutives de l'action de se déplacer* ». Les cartes en tant qu'objets prennent donc un sens dans l'action de se déplacer et on ne peut dissocier la carte de cette pratique. On voit bien que l'analyse formelle est incapable de rendre compte de la teneur de l'objet « carte », elle en ignore l'aspect interprétationnel qui se construit dans la pratique et seulement dans la pratique.

L'ethnométhodologie livre donc une analyse procédurale des faits sociaux toujours complémentaire de l'analyse formelle. Elle la survole également chaque fois, étant donné qu'elle peut l'incorporer, en ayant pris soin auparavant d'en souligner les faiblesses, dans l'analyse.

## **II. Théories et pratique de l'ethnométhodologie**

La problématisation que Garfinkel fait du social va déboucher sur une grande créativité conceptuelle et méthodologique qui a permis d'explorer des terrains demeurés jusqu'ici vierges au regard sociologique, nous allons voir dans ce chapitre quelques exemples de cette créativité.

### **A. Les aspects théoriques**

Il paraît évidemment vain d'énumérer l'ensemble des apports théoriques de l'ethnométhodologie, cependant il est possible d'en dégager les problématiques constitutives et le noyau de schèmes explicatifs et conceptuels qui lui fournissent un socle consistant.

#### **1) Problématiques et développements**



L'ethnométhodologie s'est, rappelons-le, construite en opposition, mais cela ne l'a pas empêchée de développer des problématiques originales et d'ouvrir de très nombreuses pistes de questionnements et de recherches dont la superposition forme un tout relativement cohérent.

Reprenons le questionnement initial de l'ethnométhodologie : quelles sont les *méthodes* utilisées par les individus pour donner sens à leurs actions et accomplir les tâches de tous les jours ? Cette question sous-tend une doctrine de recherche que Mehan exprime ainsi « *C'est seulement en sachant comment les membres construisent leurs activités qu'on peut être raisonnablement certain de ce que sont ces activités réellement* ».

Ceci amène à prolonger la réflexion sur plusieurs pistes : Quel va être le rôle de la communication et du langage dans la pratique quotidienne ? Comment vont s'effectuer les prises de décisions, les raisonnements des acteurs ? Comment les acteurs vont-ils réussir à se coordonner dans les processus quotidiens : quelle part attribuer à la confiance, aux routines, aux anticipations des acteurs et à l'empathie ? En d'autres termes, comment les acteurs résolvent-ils le problème permanent de l'intersubjectivité ? Quels sont les procédés cognitifs : catégorisation, classifications... que vont utiliser les acteurs pour s'orienter dans des situations concrètes et pour interpréter la structure sociale et les interactions ?

Comme on le voit, affirmer que la réalité sociale est créée par les acteurs sociaux dans leurs pratiques n'est qu'un départ, il reste à savoir comment elle se crée et comment elle est de fait, interprétée par les acteurs à travers le langage et les échanges routiniers. Laissons parler H.Garfinkel : « *Le phénomène fondamental sur lequel se focalise l'ethnométhodologie est la production, locale et endogène, des choses les plus ordinaires de la vie sociale ; procédant d'un travail d'organisation, ces choses sont observables (à l'aide d'instructions) et l'on peut en rendre compte dans le langage naturel et du point de vue du sens commun* ». La description de la réalité sociale en terme de procédures, fait partie des techniques ethnométhodologiques, et ces procédures ne peuvent être découvertes que dans des cas concrets et particuliers. Comment la société s'assemble, « *par quel miracle* », voilà l'objet central des études ethnométhodologiques. Mais il faut garder à l'esprit que Garfinkel ne rejette pas pour autant le fait social, il en modifie seulement la perspective d'observation, il la « *subjectivise* », en quelque sorte . Pour lui, « *le phénomène à étudier n'est pas le fait social, tel qu'il est donné à la perception immédiate de l'observateur, mais ce qui rend possible une telle perception, c'est à dire les procédés utilisés par un individu pour reconnaître, selon ses propres critères de jugement, un fait social en tant que tel* ». La question de savoir comment les membres disposant de ressources et de compétences, coordonnent leurs activités de façon à produire un ordre local renvoie donc intrinsèquement à des phénomènes de classifications de temporalité, de cohérence, de logique, d'erreurs, d'accidents, de causalité... qui forment les contextes d'actions individuelles ou collectives ; et chacun de ces processus utilisés au cas par cas renvoie à des concepts propres à l'ethnométhodologie ou à des problématiques distinctes. Par exemple, une grande partie de la littérature cherchera à appréhender le discours et l'action dans sa production et sa compréhension, à travers les activités classificatrices du monde de tous les jours (voir les travaux de Sacks). De même les relations entre la mémoire, le discours et la pratique dans l'interaction considérée comme réflexive renvoie à l'étude de la signification.

Les développements en ethnométhodologie prolongent le programme initial de recherche et puisent leurs outils de réflexion dans des voies assez diverses. Aaron V.Cicourel, comme on l'a vu, approfondit la réflexion en insistant sur les capacités cognitives des acteurs, capacités qu'ils acquièrent à travers le langage ; et va puiser ses références dans la linguistique générative transformationnelle. A travers des corpus propres à un terrain, de nombreuses pistes de recherches sont également découvertes, l'éducation est étudiée par Hugh Mehan ; la délinquance fera l'objet d'une étude très poussée d'A.Cicourel où il ramène, répétons-le, la désignation (au sens de Howard Becker) à des accomplissements pratiques, et explicite comment l'assignation par la société de la carrière de déviant à l'individu s'établit dans la pratique ; la justice, la pratique scientifique, les institutions... seront également étudiées.

Bref, les possibilités d'applications et de développements semblent illimités puisque l'ethnométhodologie nous renvoie à l'étude du singulier. Il n'en demeure pas moins qu'elle a apporté un début de réponse aux questions qu'elle a soulevé, et a introduit de nombreux concepts utiles à la sociologie.

## 2) **Théorisation et concepts de l'ethnométhodologie**

On doit à Garfinkel, l'élaboration des bases théoriques de l'ethnométhodologie. Partant de la problématique de fond qu'on vient d'examiner il conclut logiquement à un ensemble de postulats de recherche.

Pourquoi l'acteur est-il source de significations ? Garfinkel introduit tout d'abord le concept de *compétence unique* (*Unique adequacy*), pour parler d'une activité (en communiquer la signification) seuls sont compétents ceux qui la pratiquent. Il introduit également *la maîtrise des allants de soi* (les mots, comportements que les acteurs pratiquent naturellement) d'un groupe comme les clés de sa compréhension. Concernant l'action, l'acteur est capable d'adapter son comportement (*ad hocing*) de façon permanente, il sait comment se comporter dans un groupe et organiser ses rapports avec autrui dans des groupes dont il connaît les finalités, les allants de soi, les manières d'être, les tabous... Ce qui implique qu'il peut (et il est seul à pouvoir le faire aussi parfaitement) décrire et commenter ses actions, leur pourquoi, leur comment et analyser celles des autres membres. Ses comportements jouissent du privilège de *racontabilité* (*accountability*).

Cette redéfinition de l'acteur social implique une posture différente du chercheur social. Il doit posséder la qualité de *membre*. Cette notion n'est pas à prendre dans son sens parsonien (l'appartenance à une communauté), elle « *se rapporte plutôt à la maîtrise du langage commun* » nous dit Garfinkel, qui renvoie à une conception phénoménologique de l'affiliation à un groupe. Les aptitudes (toujours singulières) qui sont nécessaires au phénomène quotidien de l'ordre social, à la collaboration et à l'interaction forme la notion de membre et une fois affilié, un membre ne s'interroge pas sur sa conduite, il en connaît les implicites et les routines. C'est grâce à cela qu'on se reconnaît dans sa propre culture. Un membre est donc quelqu'un qui a intégré les éthnométhodes d'un groupe et les utilise naturellement comme compétences acquises, ce qui lui permet de se reconnaître et de se faire reconnaître comme membre du groupe. Le travail de recherche suppose donc l'acquisition du langage commun et donc du statut de membre comme conditions incontournables du savoir. Poussant le raisonnement plus loin, Garfinkel et Sacks affirment que « *les études ethnométhodologiques sur les structures formelles sont destinées à l'étude phénomènes tels que leurs descriptions par des membres quels qu'ils soient, en s'abstenant de tout jugement sur leur pertinence, leur valeur, leur importance, leur nécessité, leur praticité, leur succès, ou leur conséquences* ». Cette posture est celle de *l'indifférence ethnométhodologique*, et elle concerne l'ensemble du raisonnement sociologique pratique. On peut remarquer sa filiation avec l'époché prônée par Husserl. La posture d'indifférence méthodologique n'est pas très éloignée de la réduction phénoménologique, débouchant sur l'attitude de l'ego transcendantal qui observe ses pensées. En tout les cas, le terrain de l'ethnométhodologie s'en trouve agrandi considérablement puisque tous les raisonnements (ethnométhodologiques, sociologiques, psychiatriques...) tombent dans le champ d'étude de l'ethnométhodologie.

Comment l'acteur social met-il en œuvre et acquiert-il des procédés interprétatifs qui assurent en permanence un sens à la structure sociale ? Cette question centrale, déjà introduite plus haut renvoie nécessairement à l'importance du langage dans l'élaboration de la signification. Une des premières avancées de l'ethnométhodologie dans ce domaine est d'insister sur le caractère multiforme du discours qui comprend aussi bien le langage proprement dit que la gestique, et sur le caractère construit du sens que l'acteur donne au discours. Les comportements, le langage, sont des signes dont nous construisons, nous mêmes et dans l'interaction, la signification. Cette construction a plusieurs caractéristiques, elle est évolutive et continue et prend sa source dans l'espace, la temporalité, et le cadre social de l'interaction. La construction du sens est donc locale, elle fait appel aux éléments de l'environnement local du sujet.

Une fois le discours défini, il reste à déterminer comment les acteurs vont l'interpréter. Deux concepts centraux de l'ethnométhodologie apportent un début de réponse *l'indexicalité* et la *réflexivité*.

*L'indexicalité* est à la base une notion linguistique qui rappelle que les mots n'ont de sens que dans des situations locales et spécifiques, en bref, contextualisées. Ce qui sous-entend que le sens produit dans les échanges sociaux se construit sur des non-dits, des sous-entendus qu'on repère dans le langage par des expressions comme « *etcetera* », « *vous voyez bien ce que je veux dire* ». L'information est alors complétée par les membres qui ont acquis un répertoire de sous-entendus (dont la compréhension n'engage pas de termes lexicaux) et la communication verbale présuppose que le locuteur et l'auditeur acceptent tacitement l'existence de significations communes (c'est la *réciprocité des perspectives* introduite par Schütz). Il y a donc un savoir commun socialement distribué qui s'appuie sur *des formes normales* de discours (les acteurs

tendent à rétablir *la réciprocité des perspectives*). Garfinkel étend cette notion à l'ensemble du langage et considère que l'indexicalité, loin de parasiter nos échanges verbaux est un moyen efficace de faciliter l'intelligibilité du discours. La tentative des sciences sociales d'épurer le discours de son caractère indexical est d'ailleurs vaine car elle débouche sur une régression à l'infini. Qui plus est, on ne peut oublier, comme elles le font généralement, qu'un mot, une institution ne peuvent s'analyser qu'en référence à des situations.

Le concept de *réflexivité* quant à lui, se positionne explicitement dans le rapport entre action et langage, entre situation et compréhension de la situation. Il décrit le caractère performatif du langage, à savoir que l'énonciation constitue l'action. Le discours donne des renseignements sur le contexte et des indications concernant l'à-propos des événements. Sa présence au cours d'échanges verbaux renseigne sur le déroulement et la normalité d'une scène d'interaction. « *la cadence des échanges verbaux (...) et la fréquence des silences et des « euh ! euh ! », « je vois », « ah » et autres « oh », guident réflexivement l'interlocuteur et l'auditeur au cours des échanges.* » explique Cicourel. Mais Garfinkel prolonge le raisonnement et considère que la réflexivité désigne l'équivalence entre décrire et produire une interaction, entre la compréhension et l'expression de cette compréhension. En effet, en parlant, dans nos activités quotidiennes, nous construisons le sens et l'ordre, la rationalité de ce que nous sommes en train de faire au même moment, et ceci de manière souvent inconsciente.

Pour finir, nous évoquerons l'approche de Sacks qui introduit la notion de catégorie pour expliquer comment les acteurs interprètent les structures sociales, comment « *ils font et reconnaissent une description* ». Cet objectif a une portée épistémologique pour Sacks, puisque cette connaissance est essentielle pour parvenir à une « *description sociologique correcte* », les sociologues utilisant généralement des catégories, suicide, délinquance, comme si elles allaient de soi, or il faut d'avantage se pencher sur les procédés qu'utilisent les acteurs pour construire des catégories qu'ils vont par la suite considérer comme des événements ou des objets. Il semble important de souligner l'importance de cette approche qui anticipe et prolonge tout un courant de recherche (allant de l'anthropologie à la sociologie cognitive) et qui, quand on y réfléchit, aborde de front les problèmes de l'interprétation du social et de leur compréhension, ce qui n'est pas une mince affaire ! Sacks s'interroge sur la capacité qu'ont les acteurs à associer des catégories et à en tirer des significations. Le problème pouvant être par exemple de comprendre comment l'acteur reconnaît entre différentes catégories celle qui est la plus adéquate pour référencer une personne. « *Le problème se présente comme suit : il existe plusieurs ensembles de catégories. Pour parler d'une personne, comment un ensemble va être sélectionné ?* ». une mère devient une femme, une sportive, une voisine... Précisons d'emblée que Sacks retient une conception extensionnelle (en termes d'appartenance de classe) de la catégorie : la catégorisation qu'utilisent les acteurs se présente comme un jugement d'appartenance.

Cette analyse permet d'explicitier de nombreux problèmes propres à la sociologie. Elle aborde le problème de la désignation comme pouvant être relié à celui de la catégorisation de groupes sociaux et à l'appartenance sociale. Par exemple, les adolescents membres d'un groupe peuvent créer leur propre système de désignation, ils utiliseront des catégories différentes d'un autre groupe social (les parents...), et évalueront différemment les personnes suivant l'origine de la désignation. En d'autres termes, les membres d'un groupe choisissent le terme en fonction du destinataire et le chargent d'une évaluation particulière. La désignation sociale est donc active, elle agit sur les personnes, et peut être liée à des revendications identitaires.

L'analyse des catégories fournit un bon exemple de la portée de l'ethnométhodologie, car celle-ci ne se limite pas, contrairement à ce qui est généralement avancé, à une visée purement microsociologique. Les méthodes employées par les acteurs sociaux pour interpréter la structure sociale ont des conséquences au plan macro-sociologique, et ceci pratiquement à leur insu. Il n'empêche que dans la pratique, les études ethnométhodologiques se sont surtout intéressées à des problèmes qualifiés de microsociologiques.

## **B. Une pratique spécifique**

L'originalité de l'ethnométhodologie sur le plan méthodologique tient peut-être au fait qu'elle s'articule comme un tout cohérent, théories et expérimentations fonctionnant ensemble. Les méthodes d'investigation du terrain et de choix de terrain sont dictées par la théorie, et incluses dans la théorie. Le champ d'application de l'ethnométhodologie est donc suffisamment large pour que celle-ci n'exclut aucune

dimension du social et dépasse les distinctions communes en sociologie (sociologie de l'art, du sport, des organisations...).

### 1) **Les techniques ethnométhodologiques**

Comme on l'a vu, il importe aux ethnométhodologues de décrire en terme de procédures les méthodes employées par les acteurs pour interpréter la structure sociale. Aussi doivent-ils « coller » au mieux le groupe qu'ils cherchent à étudier, ce qui se traduit par des méthodes d'enquêtes très pragmatiques :

*L'ethnographie constitutive* qui étudie sur le terrain les activités structurantes qui construisent les faits sociaux. Elle repose sur la disponibilité des données, l'exhaustivité du traitement des données, la convergence entre les chercheurs et les participants sur la vision des événements, l'analyse interactionnelle.

*Le tracking* ou filature renvoie à la nécessité d'acquérir un langage commun et de voir ce que le sujet voit. L'ethnométhodologue doit alors se mêler le plus étroitement possible au groupe étudié, inspirer confiance. L'immersion dans le terrain doit être la plus complète. Il s'agit en quelque sorte d'une observation participante poussée à l'extrême.

*L'analyse de conversation*, pratique élaborée par Sacks au milieu des années 1960, se focalise sur les échanges verbaux et les conversations ordinaires. Elle étudie les structures et propriétés formelles du langage. Nos conversations sont en effet organisées et structurées, bien que nous n'en n'ayons pas conscience. Pourtant l'intelligibilité des conversations dépend de cet ordonnancement. John Heritage fait ainsi reposer l'analyse de conversation sur 3 hypothèses : l'interaction est structurée, la contribution des acteurs à l'interaction est de nature contextuelle (d'où le caractère indexical de leurs énoncés) et, troisième point, la réalisation de ces deux propriétés dans chaque détails de l'interaction.

Concrètement cela se traduit par des procédés très structurés comme le fait de parler l'un après l'autre, de saluer quelqu'un, faire des pauses... Quant à la propriété indexicale, elle s'illustre bien lorsqu'on sort un morceau de conversation de son contexte. Les formes de l'échange déterminent donc sa compréhension, qui est interactivement construite. On doit donc décrire les procédés langagiers et conversationnels employés pour construire l'ordre social et structurer l'interaction.

Sur le plan pratique, les méthodes employées par l'ethnométhodologie dans le cadre de la recherche expérimentale diffèrent peu des techniques qu'utilisent les autres courants sociologiques. On y trouve pêle-mêle un grand nombre de pratiques courantes de recherches : l'entretien, l'observation directe, l'étude des dossiers et des documents administratifs, organisationnels, des tests, des enregistrements vidéo, des projections de ces vidéos aux acteurs eux-mêmes, l'enregistrement des commentaires de cette projection... On voit bien que ce qui compte avant tout c'est l'étude des acteurs en situation, et peu importe la méthode utilisée. Cependant, l'originalité de l'expérimentation ethnométhodologique tient dans l'importance qu'elle attribue à l'interaction entre le chercheur et son terrain et à la subjectivité du chercheur. La façon dont le chercheur entre en relation avec le terrain est en elle-même une ressource pour le chercheur. Il faut noter également que contrairement à une idée reçue, *l'ethnométhodologie ne rejette absolument pas l'analyse quantitative*. Cicourel en fait même l'apologie dans un de ses ouvrages « *Method and Measurement in Sociology* », il circonscrit cependant celle-ci à des faits sociaux ou des catégories sociales ayant une validité du point de vue ethnométhodologique. En quelque sorte, avant de se livrer à une analyse quantitative, il faut avoir pratiqué préalablement une eidétique pour ne retenir que les catégories et les faits sociaux essentiels.

Enfin, une des méthodes la plus originale est incontestablement le *breaching* ou provocation expérimentale. Garfinkel eut l'idée de le mettre en place afin de tester les rouages sociaux de la routine et le rôle de la confiance sans laquelle nos échanges ne pourraient avoir lieu. Il s'agit pour l'essentiel de provoquer des situations inhabituelles qui déstabilisent l'acteur dans sa vision du monde et dans ses préoccupations les plus banales. Dans la pratique, on peut exercer le *breaching* de mille et unes façons, par exemple, en appelant ses parents Monsieur et Madame (sans qu'ils soient au courant du caractère expérimental de cette attitude) afin d'observer leur réaction et d'inférer l'importance de l'accord entre les acteurs qui prévaut au sujet des situations habituelles. Sur le plan théorique, cette expérimentation vise donc à éclairer les procédures de normalisation utilisés par les acteurs. En cas d'un écart persistant à la norme attendue du comportement de l'autre, on se livre à une réinterprétation visant à normaliser les écarts, c'est à dire à les rendre acceptables. La confiance, reposant sur une compréhension mutuelle (faisant appel à l'indexicalité) est brusquement mise en défaut par le *breaching*, elle crée un état d'anomie transitoire et

artificiel qui vient perturber le bon déroulement de l'action et déstabilise les acteurs dans leurs convictions presque inconscientes (puisque normales) qu'il y a une «*réciprocité des perspectives*» ou «*interchangeabilité des points de vue*», un savoir commun à propos d'une situation, bref, une normalité supposée par les acteurs, des situations et de la compréhension des situations par autrui.

## 2) Un vaste champ d'application

La liste est longue des terrains étudiés par les ethnométhodologues (éducation, justice, laboratoires de science, sectes...) et les acquis de la discipline certainement encore plus longs, car presque toujours, elle apporte un regard neuf, une nouvelle perspective.

On l'a compris, le domaine d'application de l'ethnométhodologie outrepassé les frontières classiques de la sociologie. En tant que science analysant des méthodes, elle a une portée généraliste, qui vise l'action, son déroulement et les conditions de sa réalisation, à travers un large prisme de situations vécues. Elle concerne ainsi l'ensemble des méthodes d'interprétation utilisées par les acteurs pour coordonner et situer leur action dans des cadres d'interaction.

Ce qui implique qu'en sociologie des organisations, elle devrait détenir une place de choix. Par exemple, les méthodes utilisés par les agents en situation organisationnelle font appel à des schèmes préconçus de catégorisation ou interprétation de la réalité et d'organisation de l'espace social, comme les méthodes de management. Les acteurs pour orienter et coordonner leur action entre eux s'y réfèrent constamment et ceux qui les mettent en application supposent généralement que ces méthodes sont fondées et partagées par les autres. Ce qui amènerait à envisager le problème sous deux angles distincts, comment ces méthodes sont-elles acquises, interprétées et utilisées par les acteurs dans la pratique courante de leur travail quotidien ? Quel peut être l'apport de l'ethnométhodologie pour cerner l'élaboration des méthodes de management et leurs limites en tant qu'analyses formelles des structures organisationnelles ? Il paraît clair, en effet que les méthodes de management laissent des « trous » dans leurs analyses et recommandations que les membres des organisations qui utilisent ces techniques vont combler par des procédés interprétatifs découverts par l'ethnométhodologie (les manuels de management laisse une grande marge de flou, ils se fondent sur des *allant de soi* que les acteurs réinterprètent constamment et utilisent pratiquement dans leur rapports sociaux quotidiens, ce qui permet de leur assigner un sens). Les méthodes développés par les acteurs pour structurer leur relations et interpréter la structure organisationnelle qui les entoure sont donc reliées interactivement aux méthodes de management. Ce qui veut dire que ces méthodes s'élaborent pratiquement en généralisant des pratiques singulières qui ont cours dans les organisations, et en y introduisant des catégories étrangères souvent puisées dans l'analyse formelle (comme la rationalité microéconomique...); et que l'utilisation et l'interprétation qu'en font les acteurs sur le terrain n'apporte pas forcément une validation de ces méthodes, celles-ci n'étant pas forcément jugées pertinentes.

Mais ce n'est qu'une façon d'aborder le champ organisationnel à l'aide de l'ethnométhodologie, d'autres problématiques peuvent être soulevées : Comment se construit concrètement la structure de l'interaction organisationnelle ? Ce problème est crucial car il est généralement délaissée par l'analyse des organisations qui considère la structure, le système d'interaction comme une donnée et calque en conséquent des modèles formels sur des entités réelles, sans tenir compte de la capacité des acteurs à produire la structure. La structure vue comme l'accomplissement d'un processus quotidien, c'est ce que l'analyse formelle oublie quand elle se penche sur l'organisation. Certes, on peut rétorquer à cela que les analyses comme celles de Crozier rétablissent le caractère processif en introduisant la notion de jeu construit par les acteurs. Mais on peut aussitôt souligner les limites d'une telle analyse. Entre le jeu, qui ne concerne que les intérêts stratégiques des acteurs, et la pratique réelle dans un environnement routinier d'objets techniques, de procédures formalisées, il y a un abîme incommensurable ; qui plus est le concept de jeu et de rationalité sont en quelque sorte importés par le sociologue, et administrés de force aux agents. Il paraît peu probable qu'un seul agent dans une entreprise dise qu'il entre dans un jeu et s'y oriente, le comprend de façon rationnelle et utilitaire. Cette idée de stratégies qu'auraient les agents paraît en fin de compte peu probable, d'autant plus que si elle existe, elle est perçue et créée dans l'interaction quotidienne, elle suit forcément un accomplissement réel, or l'analyse de Crozier reste très imprécise sur la pratique des stratégies entre acteurs.

L'ethnométhodologie complète donc l'analyse formelle des organisations dont elle éclaire les faiblesses. Mais elle doit certainement pouvoir servir à résoudre des problèmes concrets au sein des organisations du

fait de l'acuité de son regard et de la dimension pratique de ses analyses (peut-être que Taylor, d'ailleurs, en décomposant les mouvements de ses ouvriers au cours de ses analyses anticipait l'ethnométhodologie !!!). Par exemple, les problèmes de compréhension, de signification, de confiance, de réciprocité des perspectives ont forcément une place dans l'organisation. Place souvent considérée comme négligeable par les tenants de l'analyse formelle qui préfèrent concevoir l'acteur sous l'angle d'une seule dimension (stratégique, souffrant, irrationnel, calculateur, affectif, communicationnel, cognitif...). Pourtant, il semble que les problèmes de tous les jours, les problèmes pratiques et les problèmes de différence d'interprétation de la structure organisationnelle ou de langage fassent partie des problèmes qui préoccupent le plus les acteurs dans les organisations. De plus des concepts comme ceux de membres, réflexivité, indexicalité peuvent certainement s'appliquer à l'analyse organisationnelle sans forcément recourir à l'analyse ethnométhodologique.

## **Conclusion**

L'ethnométhodologie se livre à une formidable reconstruction de la sociologie. Au lieu de rejeter aveuglément les acquis de l'analyse durkheimienne, pour réduire l'acteur à des dimensions artificielles et idéalisées, comme le font par exemple la théorie des choix rationnels ou l'individualisme méthodologique, elle se propose de reconsidérer les postulats de la sociologie, de les reconstruire sur des bases empiriques et théoriques solides qui seront justifiées scientifiquement. Le programme qu'elle lance est donc immense et n'en est encore qu'à ses débuts. Mais elle a mis sur la table des négociations un débat qu'on ne peut esquiver et renvoyer promptement aux oubliettes, elle bouscule et pousse la sociologie et d'une manière générale les sciences humaines et sociales, dans leurs retranchements les plus profonds et met à mal leur tendance à se cacher derrière un objectivisme qui les rassure et masque leurs faiblesses (Il semble, à mon avis, qu'appliquée à la microéconomie moderne, l'ethnométhodologie constituerait une critique radicale de cette discipline, et minerait certainement l'ensemble de l'édifice, ayant pourtant à priori, toutes les apparences d'une science. Je donne là un avis personnel...).

D'un abord difficile, elle a souvent été rejetée par la communauté scientifique. Mais contre ce dédain injustifié, elle a toujours su mettre en avant le prestige des membres qui se reconnaissaient dans ses idées. Il est vrai que l'aura académique dont jouissait Garfinkel (élève de Parsons à Harvard), Cicourel,... a peut-être contribué à infléchir l'opinion vis à vis du mouvement. Il faut donc à mon avis garder une distance critique vis à vis de la mythologie qui entoure l'ethnométhodologie, élevant les travaux de Garfinkel (qui aurait tout découvert et tout inventé) au rang de dogmes ; ou à l'opposé, reléguant l'ethnométhodologie à une secte dangereuse ayant ses gourous et son père fondateur : Garfinkel. Il ne sert donc à rien de trop l'enjoliver, d'autant plus que, comme on l'a vu, l'approche de Schütz contenait déjà en germes les grands traits de l'ethnométhodologie.

Une critique souvent adressée à l'ethnométhodologie est le caractère trop local de ses analyses, elle ne permettrait pas d'atteindre la dimension macro-sociale. Or, comme on l'a vu avec Cicourel et la délinquance, il n'en est rien. Il est vrai cependant, que c'est une discipline relativement jeune, et tournée initialement vers la pratique microsociologique, ce qui explique peut-être pourquoi l'analyse ethnométhodologique des phénomènes macro-sociaux n'en est encore qu'à ses balbutiements. Il reste cependant qu'elle ne pourra pas et ne voudra évidemment pas bouter l'analyse formelle hors de son champ, mais elle peut au moins lui servir de garde-fou efficace contre les dérives de l'interprétation arbitraire.

En fin de compte, l'ethnométhodologie apporte une bouffée d'air frais à la sociologie, trop souvent paralysée par des débats et positionnements idéologiques comme par exemple, le fameux débat Bourdieu/Boudon ; de plus elle nous apporte peut-être quelque chose qui nous manquait cruellement auparavant, un regard libre sur nous-mêmes, un moyen de réflexion simple, pragmatique, qui nous montre tel que l'on est et tel qu'on se voit, sans déformation et distanciation superflues.

## **Bibliographie**

- Berthelot J.M., 1991 (2001), *La construction de la sociologie*, Paris, P.U.F, collection « que sais-je ? ».

- Caratini R., 2000, *Initiation à la philosophie*, Paris, L'Archipel.
- Cicourel A., 1972, *La sociologie cognitive*, Paris, P.U.F.
- Coulon A., 1987 (1993), *L'ethnométhodologie*, Paris, P.U.F, collection « que sais-je ? ».
- *Sous la direction de* De Fornel M., Ogien A., Quéré L., 2001, *L'ethnométhodologie, une sociologie radicale*, Paris, Editions La Découverte et Syros.
- Delas J.P., Milly B., 1997, *Histoire des pensées sociologiques*, Paris, Editions Dalloz.
- De Luze H., 1997, *L'Ethnométhodologie*, Paris, Economica.
- Lyotard J.F., 1954 (1992), *La phénoménologie*, Paris, P.U.F, collection « que sais-je ? ».
- Ogien A., 1995, (1999), *Sociologie de la déviance*, Paris, Armand Colin.
- Schütz A., *Eléments de sociologie phénoménologique*, Paris, L'Harmattan.